

Le fond du noir » : Des jeunes filles violées lors de rituels sectaires révèlent l'horreur.

Sacrifice. Liaison. Châtiment. Correction. Rédemption • Prières. Murmures. Extase • Douleur extrême. Torture. Humiliation • Destruction de la personnalité et de l'âme • Témoignages et témoignages encore de femmes ayant subi des violences organisées durant leur enfance, notamment des viols collectifs, dans le cadre de rituels et d'actes de culte, par des personnes de leur entourage, même leurs plus proches • Nous les avons rencontrées ces derniers mois, nous avons discuté avec elles, avec certains membres de leurs familles, ainsi qu'avec des professionnels de la santé et des experts en Israël et à l'étranger – et le tableau qui se dessine est troublant et contient des descriptions difficiles à lire • Police israélienne : « Le problème est connu et fait l'objet d'une enquête ; nous ne pouvons donc pas en dire plus pour le moment. »

[Noam Barkan](#) 02/04/2025

« J'ai subi une sodomie douloureuse, j'avais vraiment l'impression d'être déchiré en deux. C'est une expérience terrible, mais il y a quelque chose dans ces choses, peut-être dans leur étrangeté, qui est... Le plus dur, c'est peut-être que si vous racontez ces choses, ils vous prendront pour un fou. Je me souviens de nombreux types d'abus sexuels graves, mais il y a quelque chose dans ces abus, ces rituels, qui représente le fond des ténèbres. »

Avec des mots directs et une voix claire, Emunah (un pseudonyme, comme tous les noms des victimes citées dans l'article) décrit les sévices graves qu'elle a subis, dit-elle, durant son enfance. Des abus sexuels organisés qui comprenaient, entre autres, des « rituels » prétendument religieux. Des rituels horribles au cours desquels des personnes religieuses, dont certaines étaient membres de sa famille, la sacrifiaient pour accéder à une forme d'ascension ou de rédemption.

Emunah n'est pas la seule. Plus d'une dizaine de femmes âgées de 20 à 45 ans avec lesquelles nous nous sommes entretenus décrivent un phénomène grave qui soulève de sérieuses inquiétudes : en Israël, comme dans de nombreux pays du monde, un grave phénomène d'abus sexuels organisés sur des enfants se produit sous nos yeux.

« Le monde sait peut-être que le viol existe, que l'inceste se produit, mais il ignore cela », dit Emunah. « Ils ont réussi à garder ces actes secrets pendant des années, peut-être à cause de leur folie... C'était toujours très, très étrange. Comme s'il y avait une logique interne, mais c'était tellement absurde... Les choses les plus étranges se produisent là-bas, normalisées de façon rituelle et ordonnée. Il y a un moment, un moment où tel verset est récité, et un tel ordre se dessine, comme si les choses devaient se faire ainsi... »



« Des choses extrêmement étranges s'y produisent, normalisées de manière cérémonielle et ordonnée. » Photo : (Illustration) : Talia Driggs

Chacune des femmes que nous avons rencontrées dans le cadre de cette enquête a un parcours de vie différent. Elles viennent de différentes régions du pays, du nord au sud. Chacune se trouve à une étape différente de sa vie. Certaines sont étudiantes, d'autres travaillent et concilient carrière et vie de famille, et il y a aussi de jeunes femmes qui survivent à peine, luttant désespérément pour leur survie.

Ce sont des femmes qui ne se connaissaient pas auparavant, qui ont grandi dans des communautés différentes et qui appartiennent à des milieux et des confessions divers. Pourtant, les récits d'abus rituels qu'elles décrivent présentent des similitudes qui nous obligent à les écouter attentivement et à ne pas détourner le regard. Certaines ont subi ces abus dans un cadre éducatif préscolaire ou dans un établissement scolaire pour filles, d'autres au sein de leur famille, dans une yeshiva ou une synagogue. Dans ce contexte, nous ne présentons ici qu'un infime échantillon de longs entretiens et d'informations recueillies, et certains témoignages sont difficiles à lire. La principale préoccupation de toutes celles qui se sont confiées à nous est que les abus sexuels organisés sur enfants persistent encore aujourd'hui.

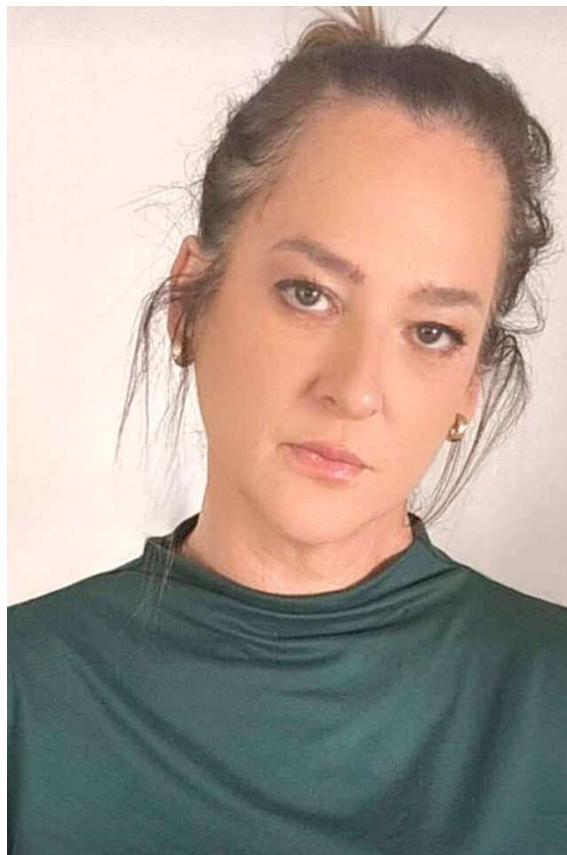
Ayala : « C'est toujours un endroit sombre. Il y a entre six et neuf hommes. Ils m'attachent au lit par les mains et les pieds, se tiennent en cercle, murmurent des prières ou des bénédictions, et il y a le rabbin qui dirige toujours la situation et dit ce qui doit être fait. Il y a une cérémonie, et chacun d'eux me viole. »

« Béni soit Celui qui permet les interdictions »

Sacrifice. Liaison. Châtiment. Correction. Transcendance. Rédemption. Autant de concepts qui se répètent. Les prières, les murmures, l'extase ambiante. La douleur extrême, l'humiliation, la torture. L'anéantissement de la personnalité et de l'âme. Témoignages et témoignages de femmes ayant subi des violences organisées durant leur enfance, notamment des viols collectifs perpétrés dans le cadre de rituels.

Nous les avons rencontrés au cours des derniers mois. Nous avons discuté avec des membres des familles de certaines victimes, des professionnels de la santé et des experts en traumatismes et en dissociation, en Israël et à l'étranger (un ensemble de troubles allant de la distanciation émotionnelle à la déconnexion totale avec les émotions, les sensations, les souvenirs, etc.). Nous avons recueilli des informations sur le phénomène des abus rituels organisés sur enfants, tel qu'il est connu dans le monde entier.

Le tableau qui se dessine à partir des informations recueillies est troublant et complexe. Il exige, à tout le moins, une enquête approfondie et sérieuse menée par les forces de l'ordre. « Il s'agit d'une mission nationale et religieuse que de dénoncer ce phénomène et de faire éclater la vérité », a déclaré à Israel Hayom un responsable de la communauté religieuse impliqué dans les détails de l'affaire.



« Des motifs identiques. » Dr Naama Goldberg, photo : extraite de son album privé

La docteure Naama Goldberg, directrice générale de l'association « Nous ne restons pas les bras croisés – Aider les femmes prises au piège de la prostitution » : « Parfois, les témoignages sont tellement choquants qu'on doute de la crédibilité des personnes qui les prennent la parole. D'un autre côté, comme ces témoignages se répètent de manière similaire,

provenant de victimes qui ne se connaissent pas forcément et de différentes régions du pays, ils semblent tout à fait fondés. »

La plupart des femmes rencontrées appartiennent à des communautés religieuses nationalistes ou ultra-orthodoxes, bien que « Shishab » ait également reçu des témoignages de cas similaires survenus au sein de la société laïque. Il est donc important de souligner qu'il ne s'agit pas d'un coup d'œil à une frange de la population, mais plutôt d'une mise en lumière de certains des crimes les plus graves qui soient, commis dans un monde parallèle et transparent, aussi sombre soit-il.

Les noms de plusieurs rabbins sont apparus à plusieurs reprises dans certains témoignages. Plusieurs plaintes déposées dans différents commissariats du pays ont toutes été classées sans suite, et ce, relativement rapidement. Même lorsque des soupçons ont émergé par le passé quant à l'existence d'un réseau s'en prenant à des enfants à Jérusalem, les enquêteurs de police, au mieux, ne disposaient pas des outils ni des connaissances nécessaires pour mener à bien leur mission.

Dans cette affaire, largement exposée en 2019 dans l'émission « The Source » et qui a suscité des soupçons quant à l'activité d'un réseau pédophile ayant fait des victimes parmi des dizaines d'enfants du quartier de Nachlaot, les enquêteurs ont eu tendance à croire qu'il s'agissait d'une « invention », d'une « exagération » ou d'une « panique » de la part des parents et des personnes s'occupant des enfants – et l'affaire a été classée quasiment sans inculpation.

En 2013, un homme nommé Benjamin Satz a été reconnu coupable d'attentats à la pudeur et de sodomie sur des enfants âgés de 5 à 8 ans. Un autre suspect a été acquitté faute de preuves suffisantes. Dans les faits, des dizaines d'enfants ont été traumatisés et ont eu besoin de plusieurs années de thérapie.

Corinne, dont la fille Eden a été victime d'abus : « Toute une communauté se cache, et il semble que beaucoup de gens aient quelque chose à dissimuler. Eden a parlé de six hommes qui ont participé au viol – et ce genre de chose doit rester secret. C'est difficile de lutter contre toute une communauté. »

« Pas des personnes marginalisées »

Je me souviens d'une étoile à cinq branches tracée au sol, généralement rouge. Lorsque la cérémonie avait lieu en forêt, l'étoile était marquée d'un trait de houe et entourée de bougies allumées. Le rabbin prononçait une bénédiction : « Béni soit celui qui permet les interdits ». Des hommes, vêtus d'un talit, priaient autour de lui ; parfois, ils portaient du noir, tandis que le rabbin était drapé d'un manteau blanc. Plusieurs jeunes hommes et garçons, âgés d'environ seize ou dix-sept ans, participaient aux cérémonies de l'ascension. Ils priaient Baal Peor.

« Il y a eu des moments où ils m'ont demandé de creuser un trou et m'y ont allongé. Il y a eu des moments où ils m'injectaient quelque chose en disant : « Maintenant, tu te sentiras mieux », et puis mon corps s'affaissait. Ils récitaient des psaumes à répétition, comme « Psaume de David : Dieu est mon berger, je ne manquerai de rien ». Ils me disaient : « Tu es spécial, tu es choisi », et ils m'injectaient... Je me souviens d'un loulav, de bougies de Hanoucca, d'un shofar. »



Limor : « Lors de la cérémonie en forêt, le pentagramme était tracé à la houe et des bougies étaient allumées en cercle autour. » Photo : GettyImages

Limor (un nom d'emprunt) a grandi dans une famille ultra-orthodoxe. Son père, raconte-t-elle, était toujours violent envers elle et sa mère. Au fil des années, elle a même dû être hospitalisée et accompagnée par un professionnel en raison des séquelles de ces violences.

D'après elle, c'est son père qui l'emmenait à ces « cérémonies ». Le fait d'y être amenée par des proches est un point commun à de nombreux témoignages. Limor raconte que la cérémonie se déroulait parfois en forêt, parfois dans un appartement fermé. Il lui est arrivé de voir et d'entendre d'autres enfants subir des sévices. Des témoignages concernant d'autres enfants reviennent également dans certains cas. Dans de nombreux témoignages que nous avons recueillis, des femmes participent aussi aux cérémonies et aux abus.

« Le viol organisé d'enfants est l'un des phénomènes les plus horribles que je rencontre », déclare la Dre Anat Gur, psychothérapeute spécialisée dans le traitement des traumatismes chez les femmes, responsable du programme de psychothérapie pour les traumatismes sexuels à l'Université Bar-Ilan et au Centre d'assistance de Tel Aviv. « C'est un phénomène probablement beaucoup plus répandu qu'on ne le pense. On le retrouve dans des endroits où on ne s'y attendrait pas. »



« Un phénomène bien plus courant qu'on ne le pense. » Dr Anat Gur, Photo : Efrat Eshel

Boaz (pseudonyme), un thérapeute expérimenté au sein de la communauté religieuse, confirme : « Les agresseurs, pour la plupart, ne sont pas des personnes marginalisées dans la communauté. Une patiente m'a dit : "Voyez-vous, c'est celui qui sonne du shofar à Rosh Hashanah." Le shofar est le symbole de la pipe sacrée ; l'homme considéré comme le plus digne spirituellement est celui qui sonne du shofar, car il est le plus proche de Dieu. Et c'est lui qui lui dit qu'elle est mauvaise, qu'il l'aide à expier ses fautes dans cette incarnation. Vous comprenez la distorsion ? »

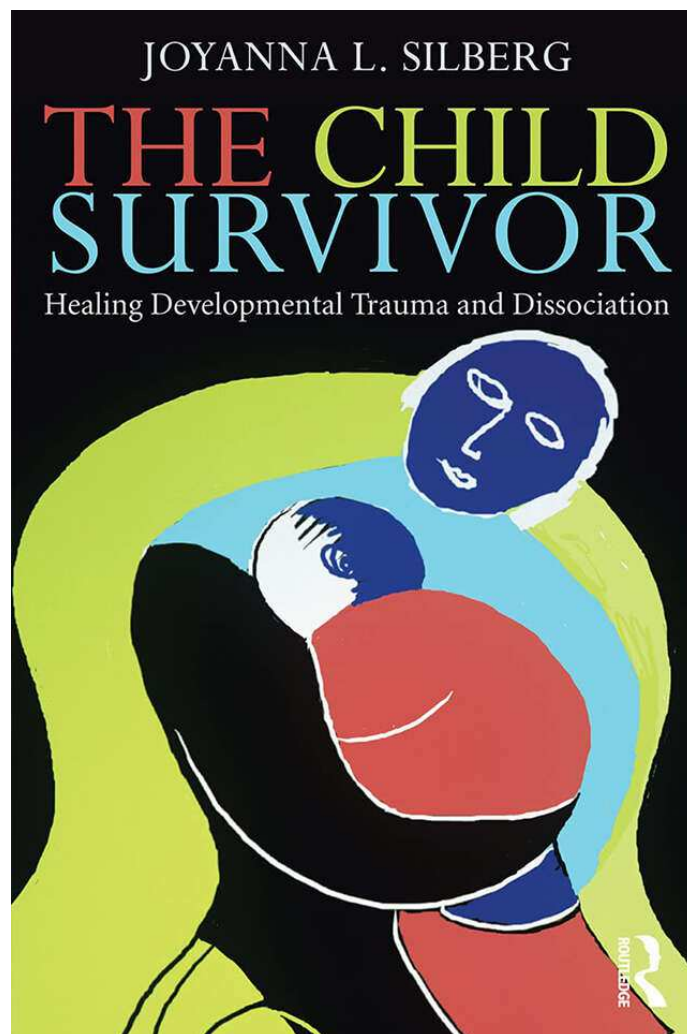
« Crime sans témoins »

Outre les femmes qui ont osé rencontrer et parler à « Israel Hayom », des professionnels ont recueilli des informations sur d'autres victimes qui rapportent avoir subi des sévices rituels sadiques durant leur enfance. Les témoignages recueillis sont similaires. Il semblerait que, dans la plupart des cas, les abus sexuels aient débuté très tôt dans la petite enfance, au sein du foyer, par un père, un grand-père ou un autre membre de la famille. Dans d'autres cas, les abus ont eu lieu dans un cadre scolaire ou thérapeutique.

« Ce que j'ai constaté au fil des ans », explique le Dr Gore, « c'est que les personnes qui subissent ces épreuves en sont profondément traumatisées. C'est aussi l'un des problèmes liés à la révélation des faits : les victimes sont tellement brisées qu'il est difficile de les croire. Plus les agresseurs sont cruels et sadiques, et plus les victimes étaient jeunes et les sévices atroces, moins les criminels ont de chances d'être traduits en justice, faute de témoins. Les agresseurs brisent tellement l'âme de leurs victimes que cela devient un crime sans témoins, ce qui, bien sûr, sert les intérêts de la société qui continue de perpétrer ces abus ou ces rituels. »

La docteure Joyana Silberg, experte internationale en traitement des troubles dissociatifs chez l'enfant et l'adolescent et ancienne présidente de l'Association internationale pour le traumatisme et la dissociation, a consacré cinq ans à soigner 70 enfants soupçonnés d'avoir été victimes de maltraitance organisée en Israël. Dans le chapitre 14 de son livre « L'enfant survivant », elle décrit les symptômes graves dont souffraient ces enfants, « suite à de multiples formes de maltraitance : physique, sexuelle, émotionnelle et spirituelle ».

Le Dr Silberg cite plusieurs sources pour les nombreux témoignages relatifs aux cas de maltraitance organisée à Jérusalem. Dans un cas rapporté dans la littérature spécialisée, un enfant blessé en Israël et soigné aux États-Unis a décrit comment plusieurs hommes l'avaient torturé et ont reconstitué un incident au cours duquel ils lui avaient plongé la tête sous l'eau.



Livre de Joyana Silberg, photo extraite du livre

Les descriptions de sévices sadiques se répètent dans tous les témoignages que nous avons entendus, comme dans le récit d'Emunah : « J'ai subi une cérémonie semblable à une circoncision. J'avais 10 ou 11 ans. C'était dans la synagogue du village. Ils m'ont ligoté, une sorte de ligature d'Isaac, et m'ont blessé au pénis. »

« Mon père est là, ma mère est là, un rabbin de la communauté. Je suis attachée à la table, je regarde la fenêtre et j'imagine que je vais la traverser, que je vais nouer une corde, me balancer en rappel jusqu'aux pierres. Je n'arrêtais pas de souhaiter que ça n'arrive pas. C'est ce

qui rend ce moment si particulier... Je pensais sans cesse que ça n'arriverait pas, que je vais m'en sortir. Je me répétais que je n'étais pas là. C'est terriblement difficile de comprendre que j'y étais. Que c'est moi, la fille tordue. »

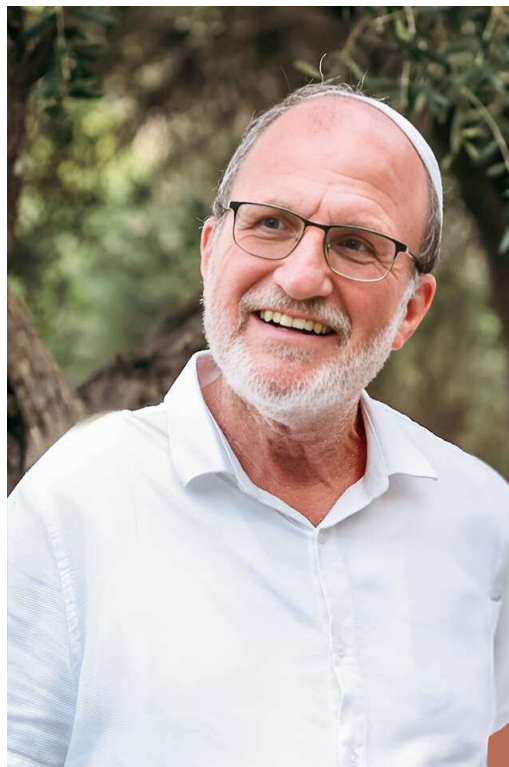
Dr Joyana Silberg : « J'espérais qu'en Israël, on comprendrait qu'il s'agit d'un phénomène international et qu'il y aurait une coopération entre les acteurs israéliens et ceux d'autres pays. Mais lorsqu'une plainte a été déposée et qu'une enquête a été ouverte en Israël, la police n'a pas mené l'enquête comme il se devait. »

« Les plus jeunes et les plus vulnérables »

Comme mentionné précédemment, les agressions sexuelles organisées se produisent dans le monde entier. Le chercheur Michael Salter les définit comme « un complot de plusieurs agresseurs visant à abuser de plusieurs victimes ».

Le rabbin Dr. Udi Froman cite Salter dans son article « Abus rituels dans le pays », qui définit l'abus rituel comme un cadre idéologique dans les contextes organisés d'abus sexuels sur enfants, « qui fonctionnent comme des pratiques stratégiques, par lesquelles les groupes agresseurs inculquent une vision du monde misogyne aux victimes, par la violence, afin de les contrôler. »

« Autrement dit », écrit le rabbin Froman dans son article, « les abus rituels se produisent lorsqu'une autorité religieuse, politique ou spirituelle utilise son pouvoir pour manipuler les croyances des victimes et ainsi les contrôler. » Il soutient que « les abus rituels constituent avant tout une stratégie employée par des groupes impliqués dans la production d'images de maltraitance infantile, de prostitution infantile et d'autres formes d'abus organisés, et ne représentent pas une catégorie de violence distincte. »



« Utiliser une position de pouvoir. » Rabbi Dr. Udi Froman, photo : Eliora Efrati

Le rabbin Froman présente également l'étude de Johanna Schroeder et d'autres chercheurs allemands, qui ont examiné les attitudes de 165 adultes ayant témoigné avoir été victimes d'abus sexuels rituels organisés, ainsi que celles de 174 professionnels ayant accompagné des victimes de ce type d'abus. Dans 88 % des rapports des deux groupes – thérapeutes et victimes –, la même expression idéologique est apparue. Le contenu et les objectifs idéologiques étaient également présentés dans un ordre similaire : « justifier la violence », « justifier l'exploitation sexuelle » et « maintenir le pouvoir et le contrôle ». Venaient ensuite « maintenir l'engagement du groupe et promettre la rédemption ».

« Les chercheurs concluent que les idéologies servent avant tout à justifier les violences sexuelles organisées », déclare le rabbin Froman. Cependant, dans son article, Froman affirme que certains rapports en Israël indiquent que l'idéologie n'était pas seulement un moyen de justifier ces violences, mais qu'elle en était la cause profonde.

Le rabbin Froman évoque, par exemple, l'affaire Nachlaot, qui « n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, la plupart se déroulant dans des quartiers Haredi. Un tribunal Haredi privé, par exemple, rapporte que les abus sexuels rituels sont cruels et fréquents, et s'accompagnent de rituels traumatisants, accusateurs et déroutants. Ces abus sont commis par de vastes organisations criminelles, des sectes ou des organisations secrètes, qui y investissent financièrement et recrutent du personnel auxiliaire. Ils rapportent d'importants profits à leurs auteurs, qui peuvent ainsi satisfaire des désirs pervers, se livrer au trafic et à la pornographie, aux menaces, à l'extorsion, et bien plus encore. »

Selon Froman, le document du tribunal décrit la pratique des attaques organisées : « De la préparation des lieux au recrutement de complices parmi les établissements scolaires et les chauffeurs de transport, jusqu'aux cérémonies elles-mêmes... La cérémonie est dirigée par un rabbin important. Après une leçon de Torah, environ toutes les deux semaines, les parents d'enfants se réunissent pour ce qu'on appelle le « Tikkun HaNeshma ». Tous les couples récitent des Tehillim ensemble, chantent des versets à l'unisson, encore et encore, tout en restant nus. Ils se tiennent en cercle, nus, prient et allument des bougies. Les enfants au centre du cercle sont également nus. »

Dans un document destiné aux parents, aux éducateurs et aux rabbins, le tribunal Haredi Shaarei Mishpat de Jérusalem détaille de nombreuses méthodes et actions employées par les agresseurs, afin de sensibiliser la population à la propagation de ce phénomène et de protéger les enfants. Le document indique notamment que, pour se protéger, les agresseurs agissent délibérément de manière extrême et illogique, « de sorte que même si les enfants parlent, leurs propos paraîtront totalement irréfutables ».

Une liste non exhaustive décrit des actes tels que le port de costumes et de masques par les agresseurs, ainsi que des tortures sadiques comme plonger les mains des enfants dans l'eau bouillante, les noyer quelques secondes ou les menacer avec des animaux agressifs, afin de les terroriser et d'aggraver le traumatisme. L'introduction d'objets et d'ustensiles de cuisine ou de travail est également mentionnée.

Afin d'humilier les enfants et de leur inculquer des sentiments de culpabilité et de honte, ils leur montrent des photos d'eux nus ou leur donnent de la nourriture en leur disant qu'ils ont mangé de la « charogne », organisent des « mariages » mis en scène entre enfants, les humilient en leur faisant manger des excréments et mettent en scène leur enterrement.

« Toute confiance en eux et en leur capacité de résistance est anéantie », explique Froman. « Les sévices réguliers et fréquents sont si destructeurs que les enfants désespèrent de retrouver une vie normale et les abus deviennent une habitude. Les psychiatres ont diagnostiqué une grave défaillance de la personnalité chez l'enfant qui semble fonctionner normalement, ce qui lui permet de continuer à suivre un parcours scolaire normal. »

Selon le Dr Silberg, au sein de chaque groupe, chaque participant peut avoir ses propres motivations, telles que des déviances sexuelles, des affiliations idéologiques étranges incluant la pratique de rituels, ou un enrichissement financier – par exemple, par le biais de la traite des êtres humains à des fins d'exploitation sexuelle – ou la production d'images d'abus sexuels sur enfants. Ces motivations ne sont pas nécessairement partagées par tous.

Le Dr Silberg note en outre que les réseaux impliqués dans la production et la distribution de pornographie infantile, y compris les réseaux d'abus organisés, ont été démantelés dans le monde entier, et « malgré le scepticisme récurrent, presque idéologique, plusieurs succès ont été enregistrés à travers le monde en matière de condamnation de membres de réseaux d'abus organisés ».

Au fil des ans, plusieurs cas ont permis aux autorités de démanteler et de faire condamner des membres de tels réseaux. Selon le Dr Silberg, ainsi que d'autres chercheurs, le phénomène des abus sexuels sur mineurs s'est intensifié depuis le développement d'Internet, et plus particulièrement celui des réseaux peer-to-peer et du darknet.

« Ce sont les victimes les plus jeunes et les plus vulnérables de la société », a-t-on affirmé. « Les plateformes de diffusion en direct depuis le domicile permettent d'exploiter des enfants devant une caméra et de diffuser les vidéos de ces actes au monde entier, sans laisser de traces. »

De l'autre côté de l'écran, les enquêteurs spécialisés en cybercriminalité constatent la forte demande du public pour des vidéos extrêmement choquantes, notamment des actes de maltraitance infantile à caractère sadique. Dans un entretien avec Israel Hayom, le Dr Silberg souligne qu'il est très difficile de traquer les membres d'une telle organisation, car la majeure partie de son activité se déroule sur le darknet.

« J'espérais qu'en Israël, on comprendrait qu'il s'agit d'un phénomène international et qu'il y aurait une coopération entre les autorités israéliennes et celles d'autres pays », explique-t-elle. Mais en réalité, « lorsqu'une plainte est déposée et qu'une enquête est ouverte en Israël, la police n'a pas mené l'enquête comme il se doit. Les enquêteurs ont traité chaque cas individuellement. Si l'on isole chaque cas et qu'on ne considère pas la situation dans son ensemble, on ne se demande pas où tout cela nous mène. Et peut-être ont-ils fait de leur mieux, et les agresseurs étaient simplement plus expérimentés. »

Dissociation et une épine dans le pied

« Je ne veux pas aller à l'école, je ne veux pas ! » dit Ayala (un pseudonyme) en larmes. « Je ne veux plus jamais y aller. Jamais. Je ne veux pas ! Non ! Non ! Les professeurs font peur. Je ne veux pas qu'on m'enlève de l'école. Je ne veux plus aller dans cette classe. »

Les paroles d'Ayala sont empreintes de larmes. À cet instant précis, elle est de nouveau happée par le flot de souvenirs. Bien qu'elle ait 25 ans, elle en a 9 – et rien ne semble pouvoir la convaincre que le danger est passé. Même lorsque son partenaire lui dit : « Tu sais que tu es

déjà une grande fille ? », tentant de la ramener à la réalité, elle reste terrifiée. Tremblante de tous ses membres, hantée par le passé.

Comme beaucoup de victimes que nous avons rencontrées, Ayala souffre également de dissociation. Ce mécanisme de survie, basé sur le détachement, protège le psychisme de l'enfant traumatisé ; nous y reviendrons plus loin. Ayala a grandi dans une famille nombreuse, au sein d'une communauté religieuse. « Dans beaucoup de communautés, les enfants se promènent seuls », explique-t-elle. Après des années de dégradation aiguë de son état mental, marquées par de graves crises d'angoisse, des automutilations, des pensées suicidaires, de graves tentatives de suicide et une souffrance persistante, elle a finalement pris conscience qu'elle avait été violée.

Des souvenirs ont commencé à ressurgir sous forme de violents flashbacks où, encore aujourd'hui, elle revit les sévices subis. Il s'agit d'un phénomène récurrent dans certains des cas que nous avons rencontrés.

Le professeur Daniel Brom, psychologue clinicien, directeur et fondateur de « Mtiv », le Centre israélien de psychotraumatologie à Jérusalem, a écouté un enregistrement dans lequel on entend Ayala décrire, lors de l'attaque de mémoire, comment elle est emmenée de l'école dans un endroit effrayant, où elle est battue, ligotée et conduite dans un lieu où des choses douloureuses lui arrivent.

« Elle parle de rabbins qui abusent d'elle et la manipulent en lui faisant croire qu'elle est en contact direct avec Dieu », écrit le professeur Brom. « Ce type de conversation me rappelle celle que j'ai avec une femme souffrant de trouble dissociatif de l'identité. J'ai souvent observé ce genre de phénomènes en consultation. Depuis 1990, j'ai rencontré à maintes reprises des enfants et des adultes qui évoquent des abus organisés commis par des hommes qui, en plus d'abuser sexuellement d'elles, filment leurs actes. »



« Les enquêtes n'avancent pas bien. » Professeur Daniel Brom, photo : Adrian Booker

J'ai entendu ces témoignages de mes patients et de thérapeutes venus me consulter, individuellement ou en groupe. Je suis convaincue que le phénomène des violences sadiques organisées existe en Israël, et les récits se ressemblent souvent. Il m'est difficile d'affirmer que tous les cas sont liés, et je suppose que plusieurs groupes ont appris des méthodes de maltraitance qui rendent les victimes peu fiables comme témoins.

« D'après mon expérience, les personnes qui ont vécu de telles choses disent la vérité, mais comme ni les tribunaux ni la police ne sont familiarisés avec les phénomènes dissociatifs, les enquêtes sur ces affaires ne se déroulent pas bien, et les affaires auxquelles j'ai participé se sont soldées par des acquittements en raison des doutes des agresseurs. »

"Silence, fais disparaître"

« Il y a des blessures survenues dans le bâtiment, dans la forêt, dans un cimetière, dans une synagogue, dans toutes sortes d'endroits insolites », poursuit Ayala. « Dans le bâtiment, on descend les escaliers et on arrive dans une pièce très en désordre, remplie d'outils, de pots de peinture et de planches. Au milieu de la pièce se trouve un lit, ou plutôt une table en bois. Il me semble qu'il y a d'autres pièces, car je me souviens très bien d'avoir été dans une pièce et d'avoir entendu un enfant se faire mal dans une autre. Je sais alors ce qu'ils vont me faire. »

« J'entends des enfants crier, pleurer. C'est toujours un endroit sombre. Il y a entre six et neuf hommes. Ils m'attachent au lit par les mains et les pieds, se tiennent en cercle, marmonnent des prières ou des bénédictions, et il y a le rabbin qui dirige toujours la situation et dit à chacun ce qu'il doit faire, et tout le monde lui obéit. Il y a une cérémonie, et chacun d'eux me viole. »



Ayala : « Des violences ont eu lieu dans des cimetières et des synagogues, dans toutes sortes d'endroits insolites. » Photo : Moshe Shai

Parfois, le grand rabbin vient et dirige la cérémonie. Il parle à Hachem, qui lui indique la marche à suivre. Il pose une main sur mon cœur, l'autre sur mon pénis, et ça fait mal quand il parle à Hachem. Il y a des moments où je crie, et d'autres où je m'arrête parce que je sais qu'ils vont me frapper à la tête. Il y a eu des cas où je n'ai pas coopéré ou où j'ai pleuré, et je savais que je méritais une punition. Il y a eu toutes sortes de punitions, des choses terribles : ils m'ont plongé la tête dans un seau d'eau pendant longtemps, ils m'ont battu avec un câble, il y a aussi le mikvé et la tahara, où ils me purifient complètement, puis ils me plongent dans une source d'eau et m'expliquent que je dois être pur.

« Il fut un temps où ils sortirent un rouleau de la Torah et commencèrent par le sacrifice d'Isaac. L'un d'eux lut, et ils firent simplement ce qu'ils avaient lu à mon sujet. Ils m'attachèrent, mirent le couteau sous ma gorge, et le Seigneur dit de retirer le couteau. Puis il y eut viol. »

« Il y a eu un événement dans un cimetière, et j'ai vu un endroit où il y avait des pierres avec beaucoup de mots écrits dessus, puis on m'a dit d'aller dans une fosse et de me recouvrir de sable. Je ne sais pas comment j'ai survécu. »



Nurit : « Ils m'ont ligotée, et j'ai l'impression qu'ils essaient d'imiter le geste de ligature. »
Photo : Extrait du tableau « Le Sacrifice d'Isaac » du Caravage, datant de 1603.

Noya a été victime d'abus sexuels de la part de membres du personnel éducatif qui s'occupaient d'elle durant sa petite enfance. Ces mêmes personnes, affirme-t-elle, invitaient d'autres hommes à participer à des abus rituels. Les agresseurs étaient d'une violence extrême et utilisaient des stimulations sensorielles intenses et puissantes, contribuant à la dissociation de sa conscience.

« J'ai toujours présenté des symptômes de stress post-traumatique », explique-t-elle. « J'ai été hospitalisée, je faisais des cauchemars et je souffrais de troubles alimentaires. J'avais aussi

des flash-backs de brefs fragments de moments liés à l'accident, mais je ne comprenais pas leur signification. »

« Dans sa jeunesse, elle a commencé à avoir des crises dissociatives qui ressemblaient à des crises d'épilepsie. Quand je rentrais à la maison battue et meurtrie par les sévices, par exemple avec une blessure à la tête ou du sang des lèvres, je disais que j'avais fait une crise dans l'escalier. »

Personne ne posait trop de questions, et plus tard, une fois le traumatisme passé, Noya décida consciemment d'oublier. « Je me répétais sans cesse que rien ne m'était arrivé. J'avais un mantra : "Silence, cacher, faire disparaître, bouger, déguiser, éteindre, cacher, jeter, déconnecter, oublier." Et j'ai vraiment oublié, pendant quelques années. »

Noya : « Je me répétais sans cesse que rien ne m'était arrivé. J'avais un mantra que je me répétais sans cesse : "Silence, se cacher, faire disparaître, bouger, se déguiser, éteindre, cacher, jeter, déconnecter, oublier." Et j'ai vraiment oublié, pendant quelques années. »

Pendant toutes ces années, Noya a réalisé ses rêves et construit sa vie, jusqu'à ce que de douloureux souvenirs commencent à ressurgir. Au fil des années, et plus tard lors de sa thérapie, des « figures » créées pendant les sévices ont refait surface, des figures qui entretenaient ces souvenirs traumatisants.

« Face à des traumatismes aussi massifs et extrêmes, les symptômes sont extrêmement graves, notamment la dissociation », explique Sylvia, thérapeute dans le centre du pays, spécialisée dans la prise en charge des victimes de stress post-traumatique complexe lié à des maltraitements infantiles prolongés. « Il s'agit d'un mécanisme de défense psychique qui se manifeste par un détachement à différents niveaux. Ce détachement peut concerner les sensations corporelles, les émotions, les pensées et les souvenirs. La dissociation permet à la victime de se lever le lendemain matin et de mener une vie normale : aller à l'école, jouer avec ses amis, étudier et construire sa personnalité, malgré la menace considérable qu'elle subit. Ce mécanisme s'active pendant les violences, en réponse à une menace existentielle ou à une douleur insupportable, ou encore suite à la consommation de substances psychoactives par les agresseurs. »

Le Dr Sagit Blumrosen-Sela, psychologue clinicienne spécialisée dans le traitement des traumatismes liés aux abus sexuels, au trouble dissociatif de l'identité et à l'autisme, reçoit en clinique des cas de détachements dissociatifs et des patients souffrant de trouble dissociatif de l'identité (TDI).

« Aujourd'hui, nous découvrons que le trouble dissociatif de l'identité est plus fréquent qu'on ne le pensait. Nombreux sont ceux qui en souffrent et qui ne sont pas diagnostiqués : soit ils le cachent, soit ils se l'interdisent. Beaucoup sont hospitalisés et reçoivent un diagnostic erroné. De nombreux psychiatres connaissent mal ce phénomène, et il est important qu'ils comprennent que ces patients peuvent mener une vie normale, travailler, étudier, élever des enfants. Il existe un véritable fossé entre le fonctionnement normal et les abîmes qui ne se manifestent pas dans le monde extérieur. »



« La déconnexion des souvenirs. » Dr Sagit Blumrosen-Sela, photo : extraite de l'album privé

Selon elle, « il s'agit d'un mécanisme créé en réaction défensive à une douleur physique ou émotionnelle intense, lorsqu'il est impossible ou dangereux de combattre ou de fuir, et que certaines parties de l'expérience sont soustraites au flux de conscience accessible. Lorsque les blessures se reproduisent, un système d'identités peut se créer, porteur des traumatismes, tout en déconnectant les souvenirs et les émotions qui y sont associés de la conscience ordinaire. »

Des années d'expérience à travers le monde ont mis en évidence des situations où les auteurs de ces actes sont conscients de la possibilité de provoquer un tel trouble chez de jeunes enfants. « L'une des patientes a subi des agressions sadiques répétées, les agresseurs cherchant à perturber sa conscience afin qu'elle ne se souvienne de rien et ne puisse pas parler. Devenue adulte, elle a même croisé l'un de ses agresseurs dans un centre commercial sans le reconnaître », explique Blumrosen-Sela.

Pour entraîner le mal

« Il y a une atmosphère d'excitation, comme si nous accomplissions l'acte le plus sacré et le plus noble au monde », raconte Nurit. « J'étais très jeune. Les images montraient des gens et des versets... J'ai des cicatrices sur le pénis. Ils l'ont blessé, abîmé. C'est un acte qui a impliqué beaucoup de cruauté, d'abus, d'humiliation, de contrôle, de possession, le tout sous couvert de religion et de haute quête spirituelle. C'est prendre Dieu et l'utiliser pour assouvir ses passions. C'est au cœur de mes traumatismes. D'un autre côté, ce genre de chose n'arrive qu'une fois, mais l'abus lui-même devient un mode de vie... Par conséquent, la destruction intérieure est immense. Alors oui, les dégâts et les conséquences de ces choses sont terribles. »

Nurit : « C'est un acte empreint de cruauté, d'abus, d'humiliation, de contrôle et de possession, le tout sous couvert de religion et de haute quête spirituelle. C'est prendre Dieu et l'instrumentaliser pour assouvir ses passions. La destruction intérieure est immense. »

Au cours de ses nombreuses années d'expérience, Boaz a rencontré des dizaines de survivants de sectes qui ont été victimes de rituels, mais aussi, dans de nombreux cas, des patients qui ont été victimes de rituels uniquement à domicile, « généralement par des pères ou des oncles qui utilisaient, pendant des années et de manière chronique, des rituels qu'ils avaient inventés et mêlés à des textes et contenus religieux ».

Selon lui, « il s'agit d'une manipulation mentale. L'enfant est contraint d'endosser le rôle qui lui est assigné. On lui dit, par exemple, qu'il est venu pour sauver le monde et que, par conséquent, il doit souffrir, ou que la souffrance doit être surmontée, que s'il a appris à survivre à ce qui s'est passé la veille, la souffrance doit s'accroître – car il est la victime. On dit à l'enfant que, si ce n'est pas lui, il faudra choisir un autre enfant de la famille à sacrifier. »

« Ces rituels comportent des prières inventées, des murmures, des chants aux textes religieux. Je pense qu'à l'aide de ces mantras et de ces murmures, non seulement la victime se dissocie, mais l'agresseur aussi. Immédiatement après, il peut se rendre à la synagogue et sonner du shofar. Il existe, à travers le monde, de telles organisations institutionnalisées où l'on répète les techniques de dissociation – de détachement – chez l'enfant. »

Boaz (pseudonyme), un thérapeute expérimenté de la communauté religieuse : « L'enfant est contraint d'endosser le rôle qu'on lui a tracé. On lui dit, par exemple, qu'il est venu pour sauver le monde et que, par conséquent, il doit souffrir. On lui dit que si ce n'est pas lui, il faudra choisir un autre enfant de la famille à sacrifier. »

Je pense que chez les patients que j'ai rencontrés, les agresseurs étaient d'une sophistication diabolique, mais je crois qu'ils n'avaient pas appris quelque chose de précis ; ils y parvenaient plutôt par intuition. Comme si le mal était intuitif. Dans un cas, une patiente avait subi des sévices massifs qui lui avaient causé des dommages physiques, beaucoup d'humiliation et de mépris. Aujourd'hui encore, des décennies plus tard, elle se croit venue d'un autre monde. Même si elle comprend intelligemment que ce n'est pas vrai, émotionnellement, elle était destinée à cela.

« Ou encore, comme il est facile, par exemple, de dire à un enfant qu'il est né de l'impureté et qu'il doit donc souffrir ? Ces mantras s'enracinent profondément, surtout lorsqu'un enfant est maltraité et conduit au bord de la mort, assurément de la mort spirituelle, mais aussi, dans certains cas que j'ai rencontrés, où la maltraitance était presque mortelle, et où l'enfant a ensuite été épargné. Dans une telle situation, la conscience se modifie, et les croyances qui s'enracinent deviennent une seconde nature, car quoi de plus fort qu'une personne qui a frôlé la mort et qui a été sauvée ? »

« Une cérémonie organisée et planifiée »

Au moment de nous dire au revoir, la mère d'Eden me montre une photo de sa fille, un large sourire aux lèvres et les yeux pétillants de rire. « Regarde la petite fille que j'ai perdue », dit-elle avec douleur. « Écris pour elle. »

« Quand Edna avait 25 ans, elle a commencé à se souvenir du viol qu'elle avait subi enfant », raconte Corinne, sa mère. « C'était un viol très particulier. Elle le décrivait comme un viol collectif, une sorte de pièce de théâtre où chacun avait un rôle. Lors de ses flash-backs, les souvenirs lui revenaient en mémoire d'un coup et elle racontait des choses choquantes : des hommes du quartier qui agissaient ensemble, un viol collectif d'une grande violence, de la drogue, de la nudité. Après cela, elle est rentrée chez elle saine et sauve, on ne sait pas comment. Elle a porté plainte, mais l'affaire a été classée sans suite. Elle s'est effondrée. »

Selon la mère, sa fille a commencé à souffrir de graves crises d'angoisse et a atteint des états qualifiés de psychotiques, alors qu'en réalité, elle exprimait surtout une grande terreur, persuadée que le principal agresseur allait la tuer. « Elle avait vraiment l'impression d'être suivie. Il y a toute une communauté ici qui se cache, et il semble que beaucoup de gens aient quelque chose à cacher, que certains ferment les yeux ou soient trop faibles. Eden a parlé de six hommes qui ont participé au viol – et ce genre de chose doit rester secret. C'est difficile de lutter contre toute une communauté. Il y a aussi des gens qui refusent d'y croire. »

Plusieurs femmes rencontrées ont décrit des cérémonies où, dans certains cas, des récits bibliques étaient censés être reconstitués. La reconstitution du « sacrifice d'Isaac », par exemple, est mentionnée dans cinq témoignages.

Voici comment Nurit le décrit : « Ils m'ont attachée, et j'ai eu l'impression qu'ils essayaient d'imiter l'Akeidat Yitzhak, même si ce n'est pas la même chose puisque je suis une fille. Ils s'approprient un symbole, l'utilisent à leur guise et l'associent à une forme de circoncision... La halakha n'exige rien de tel pour l'Akeidat Yitzhak. Pourtant, j'ai le sentiment qu'on lit des choses, qu'on récite des textes, que c'est une véritable cérémonie organisée, planifiée, avec tout un processus. C'est légitimer le mal. »

Arnon, un psychologue clinicien senior qui, entre autres, guide les thérapeutes dans le domaine des traumatismes, a constaté des signes d'abus rituels il y a quatre décennies, et à plusieurs reprises dans des cas clairs jusqu'à ces dernières années, où il a commencé à « craindre qu'il s'agisse d'une sorte de réseau ».

Il a déclaré : « Il y a là une interprétation erronée des sources kabbalistiques. Je pense qu'il s'agit de psychopathes qui instrumentalisent la Kabbale pour objectiver et exploiter leurs victimes. Lorsque les forces kabbalistiques se conjuguent au désir d'exploitation sexuelle, c'est une bombe à retardement. Quiconque craint véritablement Dieu devrait se tenir à l'écart de ce courant comme d'un feu. »

Je suis certain que cela existe aussi dans le monde séculier. Le monde spirituel peut servir à justifier des exceptions et des déviations par rapport à la norme, tout en se comportant d'une manière qui exige une foi aveugle. Ils peuvent choisir de le faire dans une synagogue, devant ce que nous avons de plus sacré. Nous le ferons en habits saints, nous prononcerons les noms de Dieu, et ils exploitent l'idée qu'il existe des personnes autorisées, voire tenues, de se comporter différemment de l'ordinaire.

« Mais l'idée que des interdictions soient levées pour certaines personnes est étrangère et inconcevable pour le monde religieux. C'est dangereux, car à un certain moment, ils finissent par croire eux-mêmes en accomplissant les rituels horribles dont vous avez entendu parler. Ce sont les choses les plus choquantes que j'aie jamais entendues, et je crains qu'ils ne croient ainsi se rapprocher de Dieu. »

«Voler la foi»

« Pour survivre, un enfant se retrouve souvent contraint de s'attacher à son agresseur », explique Boaz. « Un peu comme le syndrome de Stockholm. Il croit que l'agresseur a un rôle à jouer dans le monde. L'une des difficultés du processus de guérison réside dans le fait que, soudain, après 30 ans, la personne réalise : “Quoi ? Je n'avais aucun rôle ? Était-ce simplement le mal ?” Et c'est une rupture véritablement terrible, presque suicidaire, car tout s'écroule. La personne perd toute foi. »

À l'école, ils prient et parlent de providence privée, du fait que tout a une raison d'être et que Dieu gouverne le monde, mais qu'il n'est pas là pour elle. C'est une terrible manipulation mentale, et il faut de nombreuses années de thérapie pour apaiser cette souffrance. Par conséquent, tout témoignage que vous entendez ne représente qu'une infime partie de la réalité. Le mal spirituel est insupportable. De même que les agressions sexuelles détruisent la confiance en autrui, les agressions spirituelles privent un enfant de sa foi. À mon avis, la foi a une fonction essentielle dans l'âme, et ceux qui en sont privés ressentiront toujours cette douleur.



« Le lien du silence ». Orit Soliciano, photo : Yehoshua Yosef

Noga, qui affirme avoir appartenu à une secte pratiquant des abus rituels et organisés sur des enfants jusqu'à un âge avancé, déclare : « Il y a une sorte d'accord avec les dieux. Toute cette théorie repose sur le principe de la "correction". On ne cesse de répéter "la grande correction". Pour que cette grande correction soit possible, il faut souffrir, car la souffrance purifie et favorise la rédemption... »

« Les dieux dont je me souviens sont Baal Peor et Ashtoreth. Je me souviens vaguement de statues. Je me souviens qu'ils disaient : « Notre Seigneur Peor et notre Dame Ashtoreth. » C'est vraiment troublant, car ce sont des « Dos » qui observent les commandements du judaïsme, dans leurs aspects les plus légers comme les plus stricts, sans ostentation. Ils observent véritablement les commandements de la Torah selon la tradition orthodoxe. Ils méprisent les réformateurs et, en même temps, dans un univers parallèle, ce sont de véritables idolâtres. »

« J'avais un lien avec quelque chose d'inexplicable. Une foi profonde et une relation à Dieu d'une grande pureté, dont ils ont profité. Comme si une jeune fille si ouverte et spirituellement connectée était facile à manipuler et à pervertir. »

Quels messages ?

« Des messages qui découlent d'une confusion des valeurs, entre le ciel et la terre, entre les ténèbres et la lumière, entre le bien et le mal. Il s'agit d'aller à la racine des choses, jusqu'aux endroits les plus sordides et les plus vils, et de les élever soi-disant au rang de sainteté. Au nom de cela, ils créent de nombreuses distorsions. Ils brouillent les frontières entre le bien et le mal, entre la sexualité et l'amour, et entre la famille. Tout ce qui peut être mélangé, ils le font. Il y avait des rituels où des personnes se déguisaient en femmes, des travestis, une sexualité très débridée entre hommes et enfants, hommes et femmes, et même au sein de la famille. »

"Une mission religieuse et nationale"

Au cours de l'enquête, nous avons été confrontés à des descriptions dures, horribles et inimaginables. Comment est-il possible que des crimes aussi odieux contre des enfants soient commis pendant des années sous nos yeux à tous, et en particulier sous ceux des forces de l'ordre ?

« Nous, les soignants, avons aussi un besoin existentiel de déni », explique le Dr Gore. « Quand on entend qu'une femme ayant collaboré avec les agresseurs lavait l'enfant victime pour enlever les traces des sévices, tout notre être hurle : c'est impossible, c'est impossible. »

« De même que la jeune fille se coupe du monde, car elle sait que si elle n'oublie pas ce qui s'est passé, elle ne pourra pas continuer à vivre, nous, les témoins, devons aussi faire un choix, conscient ou inconscient, celui de croire ou non que de telles horreurs se produisent. Cela remet en cause notre existence même, et il y a donc un impératif de silence qui n'est pas seulement extérieur, mais aussi intérieur. »

« Sur le plan religieux, ce sont les infractions les plus graves qui soient. Il est important de révéler la vérité, et surtout d'appréhender les auteurs et de les traduire en justice. Au-delà des violences physiques et sexuelles, il y a aussi abus spirituel », déclare une personnalité

religieuse impliquée dans l'enquête et profondément bouleversée par les témoignages des victimes qui lui ont été révélés ces dernières années.

« Il est important de comprendre qu'il s'agit des offenses les plus graves qui puissent exister au sein du judaïsme », poursuit-il. « D'un point de vue religieux, c'est du blasphème. Nombre de victimes présentes lors des cérémonies y sont amenées par des proches qui abusent d'elles sexuellement, ce qui constitue un péché d'inceste. Si les auteurs de ces actes sont motivés par des raisons religieuses, il s'agit d'idolâtrie. Par conséquent, il est du devoir religieux et national de dénoncer ce phénomène et de mener une enquête approfondie afin de faire éclater la vérité. Toute personne attachée à la religion se doit d'exiger que la vérité soit établie. »

Parallèlement au mécanisme de défense du doute, lorsque nous voyons la terreur de la mort inscrite dans nos os, lorsque nous comprenons les pierres du silence qui ont été érigées et les chaînes des menaces diaboliques qui ont enchaîné les victimes, nier sans examen est un privilège que nous ne possédons pas.

Les crimes qui auraient été commis, tels que rapportés dans les témoignages recueillis par « Shishab », n'ont pu être jugés ni faire l'objet d'une enquête approfondie. Il s'agit d'infractions graves pour lesquelles aucune loi précise n'a encore été rédigée. Pourtant, en se fondant sur les dispositions légales existantes, notamment celles relatives à la traite des êtres humains et au viol, les forces de l'ordre sont tenues d'enquêter sur ces actes d'une perversité inqualifiable.

Commentaires

La police israélienne a déclaré : « Chaque plainte reçue est examinée de manière approfondie et professionnelle, et les enquêteurs s'efforcent d'établir d'éventuels liens entre des affaires similaires, en fonction des éléments qui ressortent de l'enquête. Le problème évoqué dans votre demande est connu des services de police et fait l'objet d'une enquête. Naturellement, nous ne ferons pas d'autres commentaires à ce stade. »

La docteure Naama Goldberg, directrice générale de l'association « Nous ne restons pas les bras croisés – Aider les femmes prises au piège de la prostitution », a déclaré : « Malheureusement, j'entends des témoignages similaires depuis des années, décrivant des schémas d'abus identiques. Parfois, ils sont tellement choquants qu'on doute de la crédibilité des personnes qui les témoignent. D'un autre côté, comme ces témoignages se répètent de manière similaire, provenant de victimes qui ne se connaissent pas forcément et de différentes régions du pays, il semble qu'ils soient fondés. »

« De plus, d'après mon expérience professionnelle auprès des victimes de crimes, les victimes qui sont venues me voir au fil des ans présentent un comportement similaire à celui de quelqu'un qui a été victime de violences sadiques durant son enfance. »

« Les épisodes dissociatifs, les délais avant qu'il soit possible d'en parler, etc., confirment que la plaignante a été exposée à de tels abus dès son plus jeune âge. C'est une histoire terrible qui doit être entendue haut et fort et faire l'objet d'une enquête approfondie de la part de l'État. »

Orit Soliciano, directrice générale de l'Association des centres d'assistance aux victimes d'agressions sexuelles, a déclaré : « Ces dernières années, l'Association des centres d'assistance aux victimes d'agressions sexuelles a reçu de nombreuses demandes de renseignements concernant des agressions sexuelles rituelles. Il s'agit d'agressions commises

principalement au sein de sociétés fermées, sous prétexte de rituel religieux. Le silence qui règne dans les sociétés religieuses empêche souvent de révéler les cas les plus graves d'exploitation et de préjudice. Il est donc primordial de mettre en lumière ces agressions afin de donner des mots à ce qui se passe et de permettre aux victimes de briser le silence. »

Noam.barkan@gmail.com